

XYZ. La revue de la nouvelle

De Mark Zuckerberg aux pangolins perdus

Françoise Major



Numéro 147, automne 2021

Algorithmes : ces calculs qui vous dépassent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, F. (2021). De Mark Zuckerberg aux pangolins perdus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (147), 43-52.

De Mark Zuckerberg aux pangolins perdus

Françoise Major

Pour Galadrielle

LES CHOSES ont dégénéré quand j'ai pris le taureau par les cornes et décidé que toutes les façons de trouver du secours se valaient, même Facebook. Ou peut-être que mon absence prolongée de Facebook est en cause. Ma compréhension trop sommaire de son algorithme. Ou la faute remonte à plus loin. À la passivité de Jérôme qui a tenu pour acquis que je me chargerais du problème. À son boss qui a callé malade le jour où il devait apprendre l'empathie. Aux éleveurs de fond de cour qui vendent des animaux comme ils vendraient des lots de briques ou des sacs de terre, à ceux qui les achètent pour les jeter quand ils s'en lassent, aux refoulés qui s'enflamment sur les réseaux sociaux à défaut de s'exprimer dans la vraie vie, à la pandémie qui nous a abandonnés à nos écrans. De Mark Zuckerberg au pangolin. De mon balcon aux chiens de l'usine. Ce n'est la faute de personne et c'est la faute de tout le monde.



Quand Jérôme me parle des chiens, ça fait trois semaines qu'il a recommencé à travailler. Le soleil de fin d'après-midi filtre à travers le kale des jardinières, seule plante guerrière ayant survécu à mon enthousiasme potager du printemps. En face, sur un balcon, un gars se fait couper les cheveux par ses sœurs – j'imagine que ce sont ses sœurs. De petits haut-parleurs crachent du reggaeton et ils boivent de la limonade rose. Au coin de la rue un moteur tourne dans le vide : toujours la même voiture blanche qui brûle son pétrole parce que quoi, parce que rien. Derrière des rideaux un piano joue, un bébé pleure. Hochelaga suspendue. L'été de la pandémie.

Il arrive les yeux éblouis, la colonne redressée. Depuis qu'il travaille à l'atelier, on dirait qu'il fait deux mètres. Salomon l'accueille à peine, tout entier occupé par sa chasse aux guêpes. Nous déversons, c'est la routine, les anecdotes de nos journées. Puis ceci :

— Ah, histoire folle. Les deux chiens de la shop...

— Vous avez des chiens à la job ? Tu m'avais pas dit ça.

— Oui, deux chiens de garde. Des bergers allemands assez vieux. Un peu farouches. Les gars vont installer un système d'alarme en fin de semaine pour les remplacer.

J'aimerais dire à Jérôme que c'est tant mieux. Ces chiens-là n'ont pas demandé de passer leur existence à jouer les agents de sécurité. Mais le noir dans ses yeux plissés.

— Il reste juste quatre jours. Samedi, ils vont tuer les chiens.

Il y a alors des semaines que je boycotte les réseaux sociaux parce que je ne supporte plus la vente de soi et les liens d'amitié frimeurs qui s'y nouent, les séances de scrolling et l'anxiété, l'agacement aussi, cette énergie qu'il faut maintenant consacrer à se mettre en vedette de sa propre vie même s'il me semblait qu'on avait statué depuis mille ans que les célébrités et leurs maisons-vacances-amours-enfants étalés : de la merde. J'ai bien essayé de joindre la fête, de documenter mes petites réussites, mes saisons intérieures, les caprices de notre époque. Chaque publication me prenait un temps fou à formuler, à reconsidérer (est-ce assez drôle/fin/pertinent ? à quoi bon prendre la parole ?) puis à entretenir (échanges inventifs, pas trop polarisés). J'étais aussi allergique à l'attention dirigée sur moi qu'à l'égoïsme. Et irrémédiablement perdante au jeu des comparaisons. J'ai fini par me taire. Par me contenter d'observer les coups de cœur et les coups de gueule des autres, par signifier que j'existe de temps en temps – si peu – grâce à un émoji sagement choisi entre cinq. Avec la pandémie, j'aurais pu y revenir, m'en alimenter, y chercher un semblant de réconfort social, c'est l'inverse qui s'est produit. Trois mois que je ne me connecte plus du tout.

Sauf que. Je suis cette fille qui nourrit les oisillons égarés. Je soigne les chiens errants. J'ai déjà tenu la patte d'un chat orange qui se mourait au coin de Mont-Royal et de Saint-Denis pendant que la ville défilait en détournant les yeux. Je n'abandonne pas un animal à sa détresse. Ces pauvres chiens ne connaissent de l'existence que le travail forcé, et on leur destine une mort précoce maintenant qu'ils ne servent plus ? La moindre des choses serait de leur offrir une belle retraite. Quatre jours : pas de temps pour les scrupules d'une angoissée.

Bien sûr, j'entame d'abord des recherches, crée une liste de refuges à contacter. Qui saura vraiment s'occuper de ces chiens ? Les questions et les doutes se multiplient. Je tente quelques appels, pas de place, ou je tombe sur la boîte vocale : fermé jusqu'au lendemain.

C'est donc sans hésiter que je remets à zéro le compteur des soixante mille notifications non vues qui m'attendent. J'ai à la fois tout manqué et rien perdu. En quelques heures je serai redevenue moussaillonne, aurai lu les impatiences, les dénonciations et les louanges, serai à jour dans les dernières vidéos cutes d'enfants cutes. Je demande des photos à Jérôme. Il en a deux. À moi Facebook.

SAUVONS LES CHIENS !!!

@Jérôme

En temps normal, je taguerais Jérôme pour maximiser la portée de ma publication, même si son compte est à peu de choses près inactif – par simple désintérêt, en ce qui le concerne. Mieux vaut cependant éviter de le nommer. C'est après tout son gagne-pain. Je rectifie.

SAUVONS LES CHIENS !!!

Une entreprise de la Rive-Sud va bientôt faire euthanasier ses chiens de sécurité. Il s'agit de deux bergers allemands adultes, non socialisés, qui ont sans doute passé leur vie dans un enclos extérieur. Je cherche un REFUGE spécialisé qui pourra les accueillir. Pas de particuliers. J'aurai aussi besoin d'aide pour leur transport. Merci de faire circuler, c'est urgent.

Les premières minutes sont immobiles, inutiles, j'attends. J'allume un lampion à la Vierge, appelle les partages, les commentaires, l'approbation de mes neuf cent cinquante-deux amis. Il me faut vingt-trois minutes avant de récolter un maigre cœur solidaire. L'idée que Facebook veuille punir mon absence m'effleure. Moins de visibilité pour les déserteuses : de la bouderie algorithmique. Mais entre les nouveaux cas de COVID et les menaces de reconfinement, ces pauvres chiens sont sans doute destinés à l'indifférence collective.

J'écris à ma sœur. Elle aime les chiens et comprendra ma requête – de toute façon, les sœurs sont faites pour l'entraide. Une faveur, peux-tu liker ma dernière publication ? Ça donnerait un coup de pouce à l'algorithme, haha, les photos de chiens, oui, en plein ça, merci, t'es ben blood.

Je rafraîchis ma page de manière malade.

Deux likes.

Je commence la lecture d'un article sans rien en retenir, reviens à ma publication. Retour à l'article, puis sur ma page.

Trois likes.

En soupant, je discute stratégie avec Jérôme : il faut offrir un plan de sauvetage « clés en main » à son patron. Présenter ça comme une aubaine à saisir. Je m'interdis de consulter mon compte tout au long du repas, artéfact de mon anxiété passée qui m'a fait développer des tonnes de manies versant dans la pensée magique : si je m'abstiens, je serai agréablement surprise ; si je regarde, j'en paierai le prix. Je ne flanche pas mais n'en suis, une heure plus tard, qu'à huit pouces/cœurs solidaires/faces tristes ou fâchées, deux commentaires compatissants et un partage.

Je passe à l'étape deux : l'entraide animalière. Parmi des dizaines de groupes semblables, j'arrête mon choix, pour sa quantité impressionnante de membres, sur Aidons nos AMImaux. J'y republie mon annonce, rafraîchis compulsivement la page pendant une quinzaine de minutes (déjà

la promesse stérile de ne plus rien vérifier avant le lendemain. Demain j'aurai une réponse. Les chiens trouveront leur refuge. Tout ira bien.

Cette nuit-là, je peine à m'endormir. Mes idées tournent comme des chiens en cage – métaphore peu subtile, j'en conviens et ris, tout bas quand même, il ne faudrait pas réveiller Jérôme. Pour tromper l'insomnie, je m'attelle à la pensée positive et visualise les deux bergers allemands gambadant librement dans un champ d'orge.

Au matin, une douzaine de commentaires m'attendent chez les AMImaux et j'ai reçu quelques messages privés. Ai-je parlé à la SPCA avant cet appel à l'aide, s'interroge Marcus. Fabiola aimerait savoir pourquoi je n'adopte pas les chiens. Jean-François veut pour sa part s'assurer que je ne les envoie surtout pas à la SPCA. Patricia, Muriel et Dustin rappellent qu'il ne faut jamais faire confiance au Bouvier Bleu, Sandrine insiste pour prendre les chiens chez elle puisqu'elle a une grande cour arrière et des enfants – des enfants juste de la bonne hauteur pour être mordus au cou par des bergers non socialisés ? –, Geneviève est impérative, merci de consulter cette liste de refuges *no kill* et d'éviter les autres endroits à tout prix, André s'indigne en majuscules, LES ANIMAUX AUSSI ONT DES SENTIMENTS.

Ma journée s'envole au rythme des nouvelles notifications, des explications à donner aux candidats à l'adoption qui ont mal lu mon annonce, des pistes à étudier, des refuges auxquels raconter mon histoire. Salomon pleurniche dès que je fais un appel. Ce n'est pas toi que j'essaie de caser, gros loulou. J'ai un texte à rédiger mais le travail s'efface. Je tente de sauver des chiens qui n'ont pas de nom.

Facebook se met à me proposer des vidéos où des gens secourent des chats amochés, des bébés écureuils abandonnés, des oiseaux blessés, des pangolins perdus. Ils me font du bien. Je ne ferai pas de vidéo avec nos bergers, mais je sens que j'appartiens à cette communauté où la bienveillance existe. Ça va aller, oui – ces vidéos n'en sont-elles pas le signe ?

Mes efforts finissent par porter fruit : deux refuges m'ouvrent leurs portes. Le premier, suggéré par une sympathique Annie, est à la campagne, à plusieurs heures de route ; le second, recommandé par José Luis, insistant mais persuasif amoureux des bêtes, se trouve plus près. Aucun des deux n'est sur la liste des refuges *no kill* ; les établissements me garantissent toutefois qu'ils sont dotés d'une politique sans euthanasie. Je n'ose pas choisir, pas encore, j'ai peur de prendre la mauvaise décision, de me faire voler mes places, qu'on change d'idée, d'être victime d'un canular, qu'un des refuges se dissolve. Je dis oui aux deux endroits. On me demande le nom des chiens afin de leur créer un dossier. Prise au dépourvu, je réponds Hoche et Lague.

Je danse sur le balcon. Le soleil descend lentement sur les toits, un pied de vent ouvre l'horizon. Les choses s'arrangent. Les chiens seront sauvés. À nouveau, ce doux sentiment de communauté. Facebook et ses miracles sont de retour dans mes grâces. « Je savais que tu trouverais une solution », me félicite Jérôme. Nous buvons du vin orange jusqu'à tard sous les étoiles.

Pendant la nuit, je rêve qu'Hochelaga n'a plus de chats, de chiens, de moineaux. Une arche de Noé diabolique les a embarqués pour la chambre à gaz. Salomon est là. Ses yeux m'accusent, je suis moi aussi dans la chambre à gaz, le mécanisme est déclenché. J'étouffe, les animaux paniquent, nous mourons.

Je me réveille le souffle court. Les draps sont détrem-pés. J'enlève mon t-shirt, dépose une serviette sur la flaque de sueur, tente de me rendormir, mon cœur palpite. Jérôme ronfle mollement.

Armée d'un café, je vais voir la page d'Aidons nos AMImaux. J'espère y trouver une âme charitable équipée pour transporter les deux chiens. Et là, pour la première fois, j'ai le sentiment diffus que les choses me glisseront entre les doigts.

Mon annonce a été partagée. Mille huit cent soixante-

J'ignore quand et comment je suis passée de la bouderie algorithmique à la publication virale. Dois-je me réjouir ou m'inquiéter, ce n'est pas clair non plus.

Pas cette place-là voyons donc qu'est-ce que t'as dans tête. Full louche comme publication je gage que l'entreprise existe même pas. C'est cruel rare de laisser des animaux dehors. Commencez par vous éduquer avant de recommander n'importe quoi. Ces chiens-là sont irrécupérables. Faux refuge, ça, crisse d'épais. Fuck le Bouvier Bleu. Heille, as-tu trouvé de quoi ? On essaie de t'aider, serait la moindre des choses que tu donnes des nouvelles.

Le ton a changé. Les reproches semblent plus nombreux que les conseils, et une hostilité inexplicable imprègne les échanges. Dans l'un des commentaires, une MariEv m'a taguée : « Stu ça ktas faite ak ton chien Salomon ? Tu las tuer quand ktas éter tannée ? » Son message, qui a récolté vingt-deux likes, n'a aucun sens, mais ce n'est pas ce qui me perturbe le plus. Comment cette femme a-t-elle su que mon chien s'appelait Salomon ? Comment a-t-elle su que j'avais un chien tout court ? Je passe ma page Facebook en revue. Rien. Peu de photos publiques, aucune avec Salomon. Je n'ai pas le temps ni les moyens de creuser le mystère. Un malaise en forme de boule s'installe dans mon estomac.

Je bloque MariEv, entre dans le dernier sprint. Amener les chiens au refuge est complexe. Les bergers sont gros, un peu sales, et ils pourraient ne pas apprécier le voyage. J'épluche des sites de transporteurs spécialisés et d'éleveurs, consulte les annonces sur Facebook et Kijiji. Je rêve de tomber sur une offre parfaite dès le premier appel, un transport abordable, équipé pour les animaux potentiellement agressifs, et disponible demain ou samedi ; ça n'arrive pas. Au fil des courriels, des conversations téléphoniques et des messages vocaux, je me résous à perdre une deuxième journée de travail.

Quatorze heures et je n'ai encore rien avalé depuis mon café. Si en fin d'après-midi je n'ai toujours pas de solution, je louerai moi-même la camionnette, trouverai les cages, recruterai des amis prêts à m'aider. Je sors sur le balcon

pour manger, m'aérer les esprits ; épier le voisinage invariable. Tout est trop tranquille, comme si le quartier avait été déserté. Mais le nocturne joué au piano révèle que nous sommes plusieurs, derrière nos murs de briques. C'est dans mon hamac, en flattant Salomon, que le déclic se fait. Je revois une photo prise ici, l'été dernier. Une photo que j'ai publiée sur Instagram. C'est là que cette MariEv a vu Salomon. Elle m'a cherchée, m'a trouvée, a examiné mes photos et leurs commentaires sur Instagram, et peut-être tout ce que le Web a pu offrir à mon sujet. Mais pourquoi ?

Mon cellulaire sonne. Yeux fermés, mains jointes, j'implore : transport, transport, transport. L'exaltation et la nervosité assèchent ma gorge. Une fois les détails réglés, j'écirai un mot gentil sous ma publication. Merci à tous et toutes. Tellement fin-es. Jamais pu réussir sans vous. Aide incomparable. Et cetera. J'oublierai les guerres de clocher, les hasards des pouces et des cœurs, les fouineuses virtuelles. Et je remettrai mon compte en jachère. Les deux dernières journées ont duré des semaines.

C'est Jérôme.

— Allô ?

— C'est fini. Faut tout arrêter.

Après le dîner, Jérôme a été convoqué au bureau du patron. Des classeurs, une table laide, rien sur les murs, des courants d'air – l'attente a été longue. Vingt minutes environ. Assez pour redouter des remontrances. La qualité de son travail qui laisserait à désirer. Une fin de contrat prématurée. Ou un accident. Les doigts tranchés d'un collègue. Un gars mort.

Dans le bureau gris ciment, Jérôme a fini par conclure qu'il avait mal compris ou qu'il y avait eu une urgence ; le boss, sans doute, avait été appelé ailleurs. Il se levait pour partir quand son patron est entré en lui demandant de se rasseoir, sans s'excuser pour son retard. « Aimes-tu ça travailler ici ? » Il lui a fait entendre les messages sur sa boîte vocale. Des hommes, des femmes, qui avaient appelé pendant la nuit.

50 On le sommait de se watcher. Ça ne se faisait pas, jeter des

êtres vivants aux poubelles de même. La monnaie de sa pièce lui serait rendue au détour de la fatalité – c'était dit moins chic, et la fatalité avait des apparences de lendemain.

— Je comprends pas.

Les mots râpent ma gorge. Impossible que ce soit de ma faute. J'ai bien pris soin de ne pas mentionner l'entreprise ni aucun nom ou détail, pas même aux deux refuges. Et fouiller mon Instagram n'apprendrait rien à personne sur l'usine. Dans mon ventre, la boule est revenue s'imposer, lourde, suffocante.

— Comment ils ont fait pour trouver la shop ?

— Tu nommais la région.

— La Rive-Sud, c'est pas précis, précis.

— Ça réduit quand même les possibilités. Si quelqu'un avait déjà entendu parler des chiens... Ajoute les photos. Deux plus deux...

— Ben là ! On voyait rien ! Des chiens, de la terre battue, une usine ordinaire.

— Peu importe, là. Le mal est fait.

— Attends. Comment il t'a associé, toi, aux appels ?

— Quelqu'un a dû mentionner la publication... Il a fouillé, puis il a vu qu'on était amis sur Facebook ? Je sais pas, il m'en a pas parlé !

— Mais tu lui as dit, qu'on a trouvé un refuge ?

— Il s'est fait traiter de nazi... menacer de mort...

— Peut-être qu'un crack a décrypté les données de localisation des photos ?

— Les photos sont ultra compressées sur Facebook, non ?

— En tout cas. Dis à ton boss que je suis sur le point de confirmer le transp...

— Tu comprends pas. Si on s'en mêle encore, je perds ma job. Efface ta publication. On lâche tout.

Le plancher du balcon disparaît, et mon petit cœur tombe dans mes pieds, s'échappe du bout de mes orteils, déboule dans le vide. Explosion sur le trottoir. Une grosse flaque rouge sang. Tout ça pour ça ?

J'aurais voulu ne rien savoir. Ne rien tenter. Ne pas fabriquer d'espoir. J'ai cru tout contrôler; c'est du feu que je saisisais à pleines mains. Il ne me reste que des cloques.

Salomon rentre. Il me laisse seule avec les guêpes. En face, la coupe de cheveux et la limonade rose sont finies depuis longtemps. Le moteur du char blanc s'est remis à gronder en bruit de fond. Derrière les rideaux, le piano pleure avec le bébé.

Samedi, on tuera les chiens.